

POLITIQUE, LITTÉRATURE, SCIENCES, INDUSTRIE, COMMERCE.

L'ÉCHO SAUMUROIS

Paraissant les Mardis, Jeudis et Samedis,

JOURNAL D'ANNONCES JUDICIAIRES, INSERTIONS LÉGALES ET AVIS DIVERS.

BUREAU: PLACE DU MARCHÉ-NOIR.

RIX DES ABONNEMENTS :

Un an, Saumur. . . 18 fr. » c. Poste, 24 fr. » c.
Six mois, — . . . 10 » — 13 »
Trois mois, — . . . 5 25 — 7 50

L'abonnement continue jusqu'à réception d'un avis contraire. — Les abonnements demandés, acceptés ou continués, sans indication de temps ou de termes seront comptés de droit pour une année. — L'abonnement doit être payé d'avance. — Les abonnements de trois mois pourront être payés en timbres-poste de 20 cent., envoyés dans une lettre affranchie.

Gare de Saumur (Service d'été, 9 mai).

DÉPARTS DE SAUMUR VERS NANTES.

3 heures 09 minutes du matin, Poste.
6 — 45 — (pour Angers seulement) Omn.
9 — 02 — Omnibus-Mixte.
1 — 33 — soir, Omnibus-Mixte.
4 — 13 — Express.
7 — 22 — Omnibus-Mixte.

DÉPARTS DE SAUMUR VERS PARIS.

3 heures 03 minutes du matin, Mixte.
8 — 20 — Omnibus-Mixte.
9 — 50 — Express.
12 — 38 — Omnibus-Mixte.
4 — 44 — soir, Omnibus.
10 — 30 — Poste.
Letrain d'Angers, qui s'arrête à Saumur, arrive à 6 h. 43 s.

RIX DES INSERTIONS :

Dans les annonces 20 c. la ligne.
Dans les réclames 30 —
Dans les faits divers 50 —
Dans toute autre partie du Journal. 75 —

RÉSERVES SONT FAITES :
Du droit de refuser la publication des insertions reçues et même payées, sauf restitution dans ce dernier cas;
Et du droit de modifier la rédaction des annonces.

ON S'ABONNE A SAUMUR,
Au BUREAU DU JOURNAL, place du Marché-Noir, et
chez MM. GRASSET, JAVAUD et MILON, libraires.

Chronique Politique.

On écrit de Florence à la date du 30 juillet :
Le comte d'Arnim, ambassadeur de Prusse à Rome, vient de passer par Florence, d'où il est reparti à la hâte pour Berlin. On connaît maintenant les termes précis du *casus belli* que le gouvernement prussien a posé au cabinet de Palazzo Vecchio : « Toute occupation des soldats italiens sur le territoire romain tendant à remplacer la garnison française est considérée par le cabinet de Posdam comme une rupture de la neutralité et un secours indirect à la France. »

On cherche donc à se retrancher ici derrière le fait que les troupes italiennes n'entrent pas dans le territoire pontifical et que le retrait de la garnison française est un acte spontané du cabinet des Tuileries, auquel le gouvernement italien ne s'est mêlé en aucune sorte. C'est là une raison qui ne satisfera guère, mais qu'on tiendra pour bonne jusqu'à la première grande bataille.

Vos lecteurs doivent se rappeler que je les priais, il y a à peu près deux semaines, de vouloir bien noter que la flotte anglaise s'approchait du littoral pontifical. Maintenant voici en quoi cette note peut servir. M. d'Arnim, avant de quitter Rome, s'est rendu au Vatican en compagnie de M. Russell, chargé d'affaires officieux de l'Angleterre, et a prié Sa Sainteté de vouloir bien se rappeler que, du moment que le drapeau français aurait disparu de ses Etats, deux navires de guerre anglais station-

neraient en permanence à Civita-Vecchia à la disposition de Sa Sainteté.

Je ne crois pas prudent pour aujourd'hui de m'étendre davantage sur ce douloureux sujet, que j'aurai, hélas ! trop souvent l'occasion de traiter. Ce que je vous dis suffira à mettre vos lecteurs en mesure de comprendre une circulaire diplomatique de M. de Bismark sur la question de Rome, qui doit paraître incessamment.

La flotte anglaise n'est plus en vue du littoral pontifical ; elle a laissé les deux navires de guerre dont il est question plus haut dans le port de Civita-Vecchia et a disparu de l'horizon. On ne sait pas quelle est sa direction ; mais dans nos régions gouvernementales on semble redouter qu'elle n'aille en Sicile.

Je suis amené à le penser, en voyant la hâte qu'on a mise à renvoyer à Palerme le général Medici, gouverneur civil et militaire de l'île, qui se trouvait ici en congé et qui se croyait en droit de jouir encore pour quelque temps de ses vacances. Non-seulement il est reparti à la hâte, mais par télégraphe on a cherché à organiser dans le parti gouvernemental de Palerme une ovation pour son arrivée, et cette petite ovation, selon l'Agence Stefani, semble avoir eu lieu avec assez de discipline.

L'Italie n'est pas en guerre avec l'Angleterre, bien que ces deux puissances n'aient pas pu s'entendre pour la ligue des neutres ; aussi elle ne devrait pas beaucoup redouter l'apparition de la flotte anglaise sur les côtes de la Sicile. Mais la fatalité veut que de tout temps la vue de la bannière anglaise ait été un découragement aux révolutionnaires siciliens. Elle l'était sous les Bourbons, et on craint qu'elle ne

le soit encore sous Victor-Emmanuel, qui a semé à larges mains le mécontentement dans l'île.

Les trois commandants en chef des corps d'armée que l'Italie va mobiliser un de ces jours, viennent de se réunir en conseil ce matin. Ce sont les généraux Cardona, Pianelli et Pettiaengo. Les deux derniers arrivés hier soir l'un de Bologne et l'autre de Naples. Le duc d'Aoste se trouve ici depuis ce matin. Ordre a été envoyé à Venise d'armer à la hâte trois navires cuirassés. La *Riforma*, organe de la gauche, déclare dans son numéro de ce jour que les Français se retirant de Rome sans que le gouvernement italien occupe sa capitale, tout est perdu pour Victor-Emmanuel et la dynastie. Le roi ne tient pas les engagements pris au plébiscite, et le peuple dès lors rentre dans ses droits et doit se préparer à monter au capitole sans le roi. S. DESQUERS.

La Belgique est en pleine fièvre électorale législative.

Les libéraux ont été battus à Gand, à Anvers, à Bruges, à Ypres, à Huy, à Fornes, à Neufchâteau, à Charleroi, à Bastogne, à Marche, à Alost, à Oudenarde.

A Liège, les libéraux l'ont emporté.
Une dépêche de Bruxelles, donnait le résultat suivant des élections. — moins Bruxelles : — Pour le Sénat, 35 catholiques, contre 20 libéraux ; pour la Chambre des représentants, 74 catholiques contre 37 libéraux.

Les élections générales du 2 août, en Belgique, ont décidément donné la victoire au parti catholique conservateur. La Chambre des

représentants sera composée de 74 cléricaux et 50 libéraux : le Sénat de 35 cléricaux et 25 libéraux.

Le Parlement belge est convoqué pour lundi prochain.

Le triomphe du parti catholique a causé à Bruxelles, ainsi que dans toutes les grandes villes du pays, une vive émotion. A Gand, il y a même eu quelques désordres qui ont nécessité l'intervention de la force publique.

Ce qui doit frapper surtout, à l'heure qu'il est, l'attention des observateurs, c'est l'attitude de l'Autriche-Hongrie.

La conviction que cette puissance ne pourra maintenir longtemps encore sa neutralité se généralise.

On remarque dans les journaux prussophiles de Vienne un changement de front significatif. Ce changement doit être attribué, sans doute, au sentiment public qui s'est littéralement révolté contre leur langage.

Il se confirme que les armements de l'empire austro-hongrois ne se borneront pas aux troupes de terre. Il serait question d'augmenter, dans des proportions notables, l'effectif de son escadre d'évolutions et d'en confier le commandement au vice-amiral Tegethoff.

La *Gazette de Turin* annonce que le gouvernement italien, afin d'empêcher toute tentative de débarquement sur le territoire pontifical, a ordonné une croisière dans les eaux de la Méditerranée.

Les journaux de Vienne publient une dépêche de Cracovie, en date du 2 août, annonçant

PROULLETON.

LE COLONEL RAMON,

PAR LUCIEN BIART.

Extrait des Mémoires du docteur Bernagins.

I.

..... Les Toltèques, dans leurs migrations, ont-ils traversé l'isthme de Panama ? Une fois en mouvement, ont-ils, comme les peuples barbares du nord de l'Europe, marché sans relâche vers le sud, attirés par l'invincible attrait des contrées méridionales ? Ce qui rend le problème difficile à résoudre, c'est que la civilisation des Toltèques était très-avancée, et on n'a jamais vu un peuple abandonnant, à l'apogée de sa puissance, le territoire qu'il occupe. C'est toujours une catastrophe qui amène de semblables déplacements, et Torquemada, lorsqu'il affirme.....

Ma méditation fut brusquement interrompue par de lointaines détonations ; deux ou trois balles ricochèrent sur le toit de ma demeure, brisant les tuiles avec un

petit bruit sec, et quelques termites, occupés sans doute à miner les poutres placées au-dessus de ma tête, tombèrent éfarés sur mes livres ouverts.

Depuis quatre jours, Orizava était assiégée par les libéraux, et les conservateurs, qui occupaient la ville se croyaient inexpugnables. Nous possédions en abondance du maïs, de la farine, du riz et des bestiaux ; on avait creusé des fossés à l'entrée des rues principales, et on attendait des renforts de Mexico. Les assiégeants, par bonheur, avaient peu de munitions, et, sans un hasard de guerre, il leur était difficile de déloger les deux mille hommes de ligne commandés par le général Négrété.

Dès le lendemain de l'investissement de la place, on s'aperçut que l'argent faisait défaut dans la caisse de l'armée. Le général, en homme de ressource, y pourvut en moins de deux heures. Les notables — je faisais partie de ce benin troupeau — reçurent l'ordre.... l'invitation, veux-je dire, de se rendre sans retard à l'hôtel de-ville. Il s'agissait uniquement de prendre les mesures nécessaires pour empêcher le pillage de nos maisons, soit par des bandes affamées du dehors, si elles venaient à pénétrer dans la ville, soit par les troupes du dedans, dans le cas où on négligerait de les payer. Après un touchant appel à notre patriotisme éprouvé, le général nous pria de lui prêter, sous la garantie de sa signature

— à laquelle le Gouvernement Suprême ne pouvait se dispenser de faire honneur — une somme ronde de cent mille francs.

Le patriotisme mexicain, dans ces occasions, — elles sont fréquentes, — manque le plus souvent d'élan. Du reste, notre confiance dans la signature qu'on nous offrait en échange de nos piastres était si bien connue du commandant, qu'il avait dressé par avance une liste des sommes que chacun de nous devait verser. Certes, le général comptait sur notre patriotisme ; néanmoins, comme il faut tout prévoir, un paragraphe, placé en tête de la liste, déclarait que les mauvais citoyens seraient tondus, affublés d'une casaque de soldat, et mis à l'avant-garde dès la première alerte. Ce n'était pas là une vaine menace ; le général Négrété dédaignait la plaisanterie.

Lorsque, par un hasard ou par sa faute, on se trouve dans la gueule du loup, il ne s'agit ni de récriminer ni de crier, mais de s'en tirer le moins mordu possible. Pour ma part, j'invoquai ma qualité d'étranger, qui me faisait un devoir de ne me mêler en rien des querelles intestines de la nation mexicaine. J'avais des amis dans les deux camps, — m'était-il permis d'aider les uns aux dépens des autres ? Puis, que dirait M. le ministre de France, s'il apprenait qu'on avait violé dans ma personne le traité en vertu duquel les Français sont dispen-

sés de contribuer aux emprunts forcés ?

Le général écouta mon discours avec patience, la tête penchée, la remuant parfois de haut en bas d'un air approbateur, et répondit à mes objections avec une parfaite courtoisie. Il se récria sur la qualification d'emprunt forcé, donnée par moi à une mesure purement patriotique. D'un côté, il s'expliquait mes scrupules ; lui aussi avait des amis dans les deux camps. D'ailleurs, il m'autorisait, à l'occasion, à verser entre les mains des libéraux une somme égale à celle que je voudrais bien lui avancer. Quant au ministre de France, il protesterait d'abord, puis s'entendrait avec le gouvernement suprême ; n'était-ce pas son métier ? En somme, à quoi bon ce débat ? J'étais un savant, — ici je fis un geste de dénégation dont le général ne tint aucun compte — et, bien qu'il ne fût lui-même qu'un ignorant, un soldat, il avait un faible, une admiration instinctive, pour ces hommes pratiques qui passent leur vie à lire. C'est pourquoi je pouvais remarquer que l'on m'avait taxé à un chiffre bien au-dessous de celui des autres notables. Je finis par m'incliner, par verser cinq cents francs au lieu de mille, — ce qui prouve que la science est bonne à quelque chose, — et je rentrai chez moi pour essayer de trouver la clef d'une inscription Astèque, récemment découverte par deux bucherons, gens auxquels le hasard semble ménager ces bonnes fortunes.

que dans plusieurs petites villes et villages du grand-duché de Posen, de légers mouvements insurrectionnels ont éclaté à l'occasion de l'appel sous les drapeaux de la landwehr. Cette insurrection aurait été provoquée par un manifeste du soi-disant gouvernement provisoire du royaume de Pologne.

Des dépêches ultérieures assurent que ces soulèvements auraient été réprimés, en même temps, partout où ils s'étaient manifestés.

On parle de nombreuses arrestations qui auraient été opérées. Au nombre des personnes arrêtées se trouvaient plusieurs membres de la Chambre prussienne.

Correspondance particulière de l'Echo saumurois.

LE JEU DE BISMARCK.

Paris, le 3 août 1870.

Monsieur le Rédacteur,

Ne cherchons point à rabaisser nos ennemis; notre triomphe n'en ressortira que plus magnifique.

M. de Bismark est un grand joueur, un joueur habile; sa campagne de 1866 l'a prouvé surabondamment — et contre l'Autriche — et contre l'Europe elle-même. Un pas de plus, et la Prusse absorbait l'Allemagne entière, et l'Empire germanique remplaçait la Confédération de ce nom.

Mais une victoire plus complète devant rompre au profit de la Maison de Brandebourg l'équilibre de l'Europe; mais les mœurs du sud allemand ne pouvant, aussi, se prêter aux façons prussiennes, après comme avant Sadowa, M. de Bismark crut devoir demander aux intérêts ce que ne pouvait lui procurer sa victoire; et, dès lors, il créa la Confédération du Nord, au moyen de laquelle il ne manœuvra pas mal, il faut en convenir, depuis 1866, et tente aujourd'hui de placer dans le plateau de sa balance le nom allemand, l'honneur allemand; manœuvre habile, pour gagner à la Prusse les populations du Sud, et fondre, s'il le pouvait, une seule et unique Race germanique sous sa domination puissante.

Malheureusement pour M. de Bismark, la France ayant lu dans son jeu, l'Empereur s'est empressé de crier à l'Allemagne qu'il est bien loin de songer à lui faire la guerre, et qu'au contraire, rien ne ressemble plus aux intérêts industriels, commerciaux et moraux de la France que les intérêts, les arts, l'industrie, les sciences et le commerce de l'Allemagne, de l'Allemagne du Sud surtout, l'Autriche comprise.

C'est percer à jour le jeu de Bismark; c'est le paralyser, à l'Intérieur de son propre pays.

Cet homme d'Etat sera-t-il plus heureux à l'Extérieur?

À l'Extérieur, M. de Bismark se donne beau

jeu, s'il n'a point de réelles et bonnes cartes dans la main; et le voilà qui, pour paralyser les sympathies des autres puissances à notre égard et notre entrée en campagne, jette aux quatre coins de l'Europe ses notes et ses traités, nous faisant dévorer la Belgique, manger une partie de la Suisse, prendre tous les bords du Rhin, et rompre ainsi, de gaieté de cœur, l'équilibre européen au profit de notre seule ambition personnelle.

Certes cet équilibre est loin d'être parfait depuis 1815, et surtout depuis 1866. Mais qui donc a tenté de s'agrandir démesurément depuis Sadowa? Qui donc, après avoir volé le Hanovre, absorbé la Hesse, le Nassau, le Mecklembourg et jusqu'aux villes libres, comme Francfort la riche, etc., qui donc voulait passer le Mein, et déborder sur le Sud de l'Allemagne, pour en faire sa proie? Ah! M. de Bismark, veuillez vous dispenser de donner votre nom aux autres, et croire que votre jeu, si serré qu'il soit, sera lu et parfaitement compris par l'Angleterre comme par la Suisse, par la Belgique comme par le reste de l'Europe; et qu'ainsi la France n'a point à s'inquiéter de vos prétendues révélations.

Mais peut-être le danger n'est point en Allemagne, et souvenons-nous que la Patrie nous montrait, il y a quelques jours, la main de la Prusse dans la révolution espagnole de 1868. Deux autres pays doivent appeler une sérieuse attention, le duché de Posen et l'Italie. Dans le premier se trouvent des Polonais, qui pourraient tendre leurs mains à leurs frères de Russie; et qui dit que M. de Bismark ne compte point sur un soulèvement de ce côté, pour entraîner la Russie dans son orbite? Et, puisque M. de Bismark a bien pu révolutionner l'Espagne, pour attacher aux pieds de la France un boulet qu'il croyait propre à arrêter sa marche sur le Rhin, pourquoi ne tenterait-il point en Italie ce qu'il a fait autrefois en Espagne, alors surtout qu'il ne saurait ignorer l'alliance qui vient d'être conclue entre l'Italie et la France?

Ce serait évidemment un grand jeu, un peu risqué pour une monarchie même prussienne; mais, lorsque M. de Bismark, en appelant les révolutions à son aide, croira faire dupes de ses divers stratagèmes l'Angleterre et l'Europe, peut-être n'aura-t-il réussi qu'à laisser voir des cartes bizautes aux mains d'un Grec du Nord. Paul PROUTEAU.

Nous prenons çà et là les faits qui peuvent donner à nos lecteurs une idée exacte de la situation réelle des provinces prussiennes :

À Landau il y a 2,000 soldats prussiens et 2,000 bavares, logés la plupart chez les habitants qui ne savent comment les héberger.

Une seule maison a 40, même 50 hommes à loger, et l'on fait de la place comme l'on peut, au grenier, dans les remises, dans les buanderies.

time du général.

— C'est une estime dont je sais apprécier tout le prix, répondis-je avec prudence; mais dites-moi donc le nom de cet officier étranger...

— Un officier étranger! il n'y en a pas un seul dans la garnison.

— Prétendez-vous me faire croire que cet homme blond, au front droit, aux yeux bleus, aux pieds énormes, soit votre compatriote? L'Allemagne le réclame, lieutenant, car il y a chez la race saxonne des signes caractéristiques qui ne sauraient tromper même le plus humble des membres de la société d'anthropologie.

— Vous voulez parler, je suppose, du colonel Ramon?

— Je parle de l'homme qui paraît en ce moment sur le balcon.

— C'est lui-même. Il a traversé avant-hier le camp des libéraux pour nous rejoindre. Vous devez connaître sa femme et ses enfants? Ils habitent Orizaba depuis quelques mois. C'est un rude soldat, docteur, que le colonel Ramon, et vos amis les libéraux nous l'envient. Brave comme le sabre qu'il porte, il devrait être général depuis longtemps.

— Est-il Allemand ou Américain?

— Il est Mexicain, s'il vous plaît.

— Alors, son père était Européen?

L'état des esprits est la crainte, l'inquiétude des événements plutôt que la peur d'un succès.

On redoute que la ville ne soit assiégée, bloquée, bombardée même, et, sous le coup de cette terreur, chaque habitant a transporté au grenier des seaux remplis d'eau pour éteindre l'incendie que les bombes pourraient allumer.

À l'hôpital même on a placé plusieurs cuves d'eau aux étages supérieurs, alors pourtant qu'un drapeau noir suffit pour préserver ses bâtiments de toute hostilité.

Les habitants réunissent tous leurs objets précieux dans des caisses qu'ils enfouissent dans les caves; un banquier de la ville a creusé le sol jusqu'à la nappe d'eau et a caché là ses coffres-forts avec ses valeurs, qu'il a fait recouvrir ensuite d'un solide terrassement.

Les habitants ont reçu l'ordre de se fournir de vivres pour trois mois; ceux qui ne peuvent faire la dépense de ces provisions sont tenus de quitter la ville et de se loger à la campagne, dans les villages, où ils peuvent. Cette mesure a causé une profonde tristesse en ville, déjà si triste par le manque absolu d'industrie, de commerce, et animée seulement par les promenades des soldats.

Le long du Rhin, les forteresses se trouvent toutes en état de siège. A Mayence on rase les glacis, on abat les arbres et l'on démolit les constructions qui s'élèvent dans le rayon de la forteresse.

Les Prussiens savent fort bien que notre flotte les menace d'un grand danger dans la Baltique; aussi font-ils de grands préparatifs de défense. Ils travaillent jour et nuit à fortifier l'île d'Alsen. Trois cents ouvriers sont occupés à construire des redoutes en terre. En outre, tous les paysans sont requis avec leurs chevaux pour aider aux transports. Déjà la plupart des forts sont armés de gros canons. L'île entière est entourée d'un cordon, soit pour observer les mouvements de notre flotte, soit pour mettre obstacle à l'abordage. Tout le bois qui se trouve à Sønderborg a été séquestré pour servir aux ouvrages de défense; les haies vives sont coupées à une grande distance de la ville; et dans son rayon le plus proche se déroule un camp de baraques. Cet ensemble de mesures indique que les Prussiens s'attendent à soutenir à Alsen un rude et sanglant combat. Aussi, dès maintenant, le séjour de cette place est-il intolérable, et tous ceux qui en ont la possibilité le quittent.

On lit dans la Correspondance du Nord-Est: Berlin, 30 juillet. — Sur vingt-quatre membres de la municipalité de Hanovre, huit seulement ont voté l'adresse du roi. Jugez de la province!

30,000 hommes, en grande partie cavalerie, vont être concentrés autour de Berlin. Les der-

niers régiments de la garde partent aujourd'hui pour le Palatinat.

À Breslau, 500 hommes (deux compagnies avec armes et bagages) sont tombés dans l'Oder, quelques-uns seulement ont été sauvés. Près de Sangershausen a eu lieu un déraillement d'un train militaire. On a eu une quinzaine de tués, une centaine de blessés.

On a tout préparé pour faire sauter au premier moment le pont de Mannheim.

Le général prussien de Prillwitz est nommé commandant d'Ulm, dont on complète l'armement. Landau est mis en état de défense. On fait quitter la ville à toutes les bouches inutiles et à tous les individus suspects.

Les troupes arrivent ici épuisées. Un régiment que j'ai vu hier avait voyagé quarante-deux heures et n'avait reçu que du pain pendant tout ce temps. Le prix de la viande augmente sensiblement, et le marché aux bestiaux est presque vide.

RAPPORT A L'EMPEREUR.

Sire,

J'ai l'honneur de rendre compte à Votre Majesté des mouvements exécutés aujourd'hui par le 2^e corps d'armée, conformément à ses ordres, pour s'emparer des positions qui, sur la rive gauche de la Sarre, dominent les hauteurs de Saarbrück.

La division Bataille, sa droite appuyée par la division Laveaucoupet et une des batteries de 12 de la réserve, sa gauche soutenue par la première brigade de la division Vergé et par la seconde batterie de 12, formait la première ligne.

Le général Bastoul, campé à Speicher et chargé de diriger le mouvement de la droite, avait reçu l'ordre d'envoyer deux bataillons pour s'emparer du village de Saint-Arnual et ensuite des hauteurs qui le dominent, tandis que le reste de sa brigade descendant dans le ravin situé en avant de Speicher devait attaquer de front les positions qui se trouvent à droite de la route de Forbach à Saarbrück.

L'autre brigade de la division Bataille avait pour objectif la position dite du champ de bataille; elle était éclairée par trois escadrons de 5^e chasseurs.

Enfin, le colonel du Ferron, du 4^e chasseurs, avec un escadron de son régiment et deux bataillons de la 1^{re} brigade de la division Vergé, devait pousser une reconnaissance jusqu'à Gersweiler, pour relier les mouvements du 2^e corps à ceux du maréchal Bazaine.

Les troupes ont quitté leurs bivouacs entre neuf et dix heures. Le lieutenant-colonel Thibaudin, du 67^e, chargé avec deux bataillons de son régiment du mouvement offensif sur Saint-Arnual, trouva ce village fortement occupé et défendu par des batteries de position placées sur la rive droite de la Sarre.

Durant ma visite forcée au général, j'avais remarqué près de lui un homme d'assez haute taille, blond, large d'épaules, à la moustache rude, aux sourcils épais, ayant l'extérieur d'un Européen, d'un Allemand. Tandis que le général nous haranguait, l'inconnu promenait sur nous un regard atone, voilé, indécis. Sa peau blanche, presque rosée, me préoccupait; on a toujours le teint mat ou bistré au Mexique. Négligemment appuyé sur un guéridon, un sabre de cavalerie pendu à la ceinture, vêtu d'une veste de drap bleu ornée de passementeries noires, l'officier prenait souvent sa lèvre inférieure entre son pouce et son index, et nous montrait ainsi ses dents saines, aiguës, écartées comme celles de certains carnassiers. Avant de pénétrer chez le général, je me croyais en état de citer le nom de tous ses aides-de-camp, — il en avait une vingtaine, — aussi sûrement que celui des corps simples; cet officier blond m'était pourtant inconnu. Je ne pouvais douter qu'il ne fût nouvellement arrivé dans la ville; mais comment avait-il pu franchir les lignes ennemies?

— Pour cette fois, docteur, vous ne vous plaindrez pas de nous, me dit un officier au moment où j'atteignais la porte de la rue.

— Hum? vous ignorez que ma visite me coûte cent piastres.

— En échange desquels vous avez la signature et l'es-

— Ni son père, ni son grand-père, ni son aïeul, que je sache. Ah çà, docteur, pourquoi voulez-vous qu'on ne naisse blanc que le vieux monde? Je suis de Puebla, et vous êtes naturellement de Paris, puisque vous êtes Français; eh bien, quelle différence voyez-vous entre votre peau et la mienne?

C'était là un point de controverse des plus délicats; l'homme ne médit pas plus de ses qualités physiques que de ses qualités morales. Chaque peuple a sa marotte: tout citoyen des Etats-Unis se dit colonel, tout Français prétend mériter une décoration; tout Mexicain, à tort ou à raison, se pique d'avoir la peau blanche. Je m'empressai donc de donner raison à mon interlocuteur; la vie sociale serait impossible sans ces concessions qu'Alceste appelait des lâchetés.

De retour chez moi, avant de reprendre la plume pour traduire les hiéroglyphes découverts par le bûcheron Jean-de-Dieu, je ne pus m'empêcher d'évoquer le visage morne, triste, de ce colonel Ramon, écoutant impassible mes réclamations et celles de ses compatriotes, tout en pressant sa lèvre du pouce et de l'index par un mouvement machinal.

Si accoutumé qu'on soit aux péripéties d'un siège — et c'était pour la quatrième fois qu'Orizaba subissait cette épreuve depuis le commencement de l'année — l'inquiétude dont on ne peut se défendre, surtout lors-

qu'on possède des collections qu'un boulet aveugle peut anéantir, vous enlève toujours un peu de liberté d'esprit. En prévision des tremblements de terre, les maisons sont solidement construites au Mexique. Elles n'ont pas d'étage — l'exception confirme la règle — et se composent ordinairement de quatre murs épais d'un mètre, hauts de trois, surmontés de poutres chargées de tuiles rondes. On est à l'abri des balles dans ces dés de pierre, jusqu'à l'heure où l'ennemi s'empare d'une église, se loge dans le clocher, et exécute des feux plongeants. Chaque chose a son heure au Mexique; on ne s'y bat jamais la nuit, le coucher du soleil amène une trêve. Mai touchait à sa fin, la chaleur était intolérable, et, ne pouvant étudier de jour à cause des alertes perpétuelles, je profitais des heures durant lesquelles conservateurs et libéraux reposaient pour m'occuper de mon œuvre capitale: — « Les Toltèques et leurs migrations. »

En temps normal, je travaillais la fenêtre ouverte. Que la lueur vienne de la lune, des étoiles ou du rayonnement du sol échauffé outre-mesure pendant le jour, les nuits, sous les tropiques, ne sont jamais complètement obscures. Que de fois, oubliant pour un instant mon mémoire, j'ai laissé mon regard errer et se perdre sur les montagnes boisées que je découvrais de ma chambre. Les arbres des sommets se découpaient d'une façon

Pour contrebattre cette artillerie, le général Micheler, dont la brigade était venue appuyer le mouvement du général Bastoul, fit avancer une batterie du 15^e régiment qui ouvrit efficacement son feu sur l'artillerie prussienne.

Soutenu par un bataillon du 40^e de ligne et par la compagnie du génie de la 3^e division, aidé par le mouvement tournant du colonel Mangin qui avec le reste du 67^e et avec le 66^e descendait sur sa gauche, le lieutenant-colonel Thibaudin put enlever le village de Saint-Annual et le faire occuper par le bataillon du 40^e et par la compagnie du génie; puis, les bataillons du 67^e abordèrent avec un grand élan les pentes du mamelon de Saint-Annual et vinrent s'établir sur le couronnement en face de Sarrebruck.

Le 66^e avec non moins de résolution s'empara des hauteurs jusqu'au champ de manœuvres, chassant successivement l'ennemi de toutes ses positions.

Au même moment le général Bataille portait rapidement sa première brigade sur les pentes à gauche de la route de Sarrebruck reliant le mouvement de sa 2^e brigade par un bataillon du 23^e.

Marchant par bataillons déployés, couverts par de nombreux tirailleurs, les bataillons du 23^e et du 8^e de ligne ont résolument enlevé les différents ravins qui coupent ce pays très-difficile et très-boisé. Un bataillon du 8^e de ligne, se faufilant à travers les bois, a suivi la voie ferrée jusqu'à la hauteur du village de Trotrany où il a rallié les bataillons du régiment, et ils ont abordé ensemble le champ de manœuvres par sa droite.

En arrivant sur les hauteurs, le général Bataille fit établir une de ses batteries en avant des lignes du 66^e et une autre sur le champ de manœuvres pour battre la gare et éteindre le feu de l'artillerie ennemie, qui avait pris possession sur la gauche de Sarrebruck. Celle-ci ne put soutenir notre feu, et elle dut se reporter plus en arrière.

La batterie de 12 de la réserve vint, par mon ordre, appuyer le feu de la batterie du champ de manœuvres et, en dernier lieu, la batterie de mitrailleuses de la 2^e division vint jeter un désordre complet au milieu des colonnes d'infanterie qui évacuaient la ville.

Pendant ce combat d'artillerie, les troupes purent acclamer S. M. l'Empereur et le Prince impérial sur le terrain même dont elles venaient de déloger l'ennemi.

Les mouvements de l'infanterie ont été parfaitement secondés par le 5^e régiment de chasseurs, sous les ordres du colonel de Seréville. Les escadrons, appuyés par les tirailleurs d'infanterie, fouillaient tous les plis de terrain et couronnaient rapidement les crêtes d'où ils pouvaient signaler l'ennemi.

Le 12^e bataillon de chasseurs et la compagnie du génie de la 2^e division formaient la réserve du général Bataille; ils ont rallié les

troupes de la 1^{re} brigade sur le champ de manœuvres.

La 1^{re} brigade de la division Vergé, formant seconde ligne, s'est constamment maintenue à 4 ou 500 mètres de la 1^{re} ligne, profitant pour se couvrir des mouvements du terrain.

Les rapports qui me sont parvenus jusqu'à présent constatent les pertes suivantes :

Le 66^e a un officier tué, M. de Bar, lieutenant des francs-tireurs; M. le capitaine adjudant-major Privat, blessé très-grièvement d'un coup de feu; M. le lieutenant Laraméy, l'épaulée traversée; 15 ou 16 blessés ou tués.

Le 67^e n'a pas d'officier atteint; deux sous-officiers ont été enlevés par des boulets; 20 hommes tués ou blessés;

Le 8^e de ligne, deux hommes blessés;

La 3^e division signale un sergent des éclaireurs tué, et un soldat blessé.

Je n'ai pas encore reçu le rapport du colonel du Ferron. On me rend compte qu'il aurait eu un engagement qui lui aurait coûté une dizaine de blessés.

Je n'ai pas non plus le rapport du commandant du 10^e bataillon de chasseurs à pied (3^e division) envoyé vers la droite sur la route de Sarreguemines à Sarrebruck.

Les troupes campent sur les positions dont elles se sont emparées.

J'ai fait établir quelques postes retranchés en avant de la position que les troupes occupent et sur leur flanc. On a élevé aussi quelques épaulements pour protéger les pièces et les canonniers de nos batteries.

J'ai été très-satisfait de l'entrain et de la résolution des troupes sous mes ordres. Dans cette première journée, nos soldats ont fait preuve d'énergie pour supporter les fatigues d'une longue marche ascendante et pour combattre. Les chefs de corps se plaisent à constater le calme de leurs hommes, leur intrépidité et la confiance de plus en plus grande qu'ils ont dans leurs armes.

Je me réserve de faire connaître à Votre Majesté les noms des militaires de tous grades qui méritent de lui être signalés particulièrement.

Le chiffre de nos pertes, que je reçois à l'instant, s'élève à 6 tués et 67 blessés.

Veuillez agréer,

Sire,

l'hommage de mon profond respect.

Le général de division, gouverneur du Prince impérial, commandant en chef le 2^e corps,

Signé : FROSSARD.

Le camp de Châlons a été, mardi soir, le théâtre d'incidents regrettables, que la rumeur publique toutefois a fort grossis. Nous empruntons le récit des faits dont il s'agit à la correspondance du *Soir*, qui nous paraît, mieux que pas une autre, donner aux choses

leurs vraies proportions et leur vrai caractère :

Hier, à cinq heures, grande revue de la garde mobile passée par le maréchal Canrobert.

Le commandant du 6^e corps s'est arrêté devant chaque compagnie des deux premiers bataillons, demandant aux soldats s'ils manquaient de quelque chose. Arrivé au troisième, il a été accueilli par des cris de : « A Paris ! à Paris ! » proférés par une trentaine de meneurs.

« Vous êtes indignes du nom de Français ! » s'est écrié le maréchal rouge de colère.

Les officiers se sont précipités au-devant des braillards et sont parvenus bientôt à les calmer; l'un d'eux cependant, M. de Reverso, a été légèrement blessé à la tête.

La nouvelle de cet incident répandue dans le camp a produit un effet étonnant; mécontents et chauvins se sont réunis pour répudier toute solidarité avec les fauteurs de désordre.

Un garde mobile de la 8^e compagnie du bataillon a immédiatement rédigé la protestation suivante, qui a été adressée au maréchal Canrobert :

« La 8^e compagnie du 1^{er} bataillon proteste vivement contre les faits qui se sont produits à l'issue de la revue.

« Dans cette triste circonstance, elle croit de son devoir d'assurer Votre Excellence des sentiments patriotiques dont elle est animée, et de son entier dévouement au pays. »

La plupart des compagnies ont suivi l'exemple de la 8^e.

Dans la soirée, alerte au camp: tous les mobiles sortent des tentes armés de bâtons à défaut de fusils; plusieurs portent des lanternes, et se précipitent dans le champ de manœuvres à la poursuite d'individus de mauvaise mine, signalés par les factionnaires.

Trois hommes, en effet, ont été arrêtés; deux d'entre eux sont, dit-on, des espions prussiens. Quant au troisième, en croit reconnaître en lui un meneur envoyé de Paris pour détourner la garde mobile du devoir patriotique qui lui incombe.

Avis aux autres.

Les jeunes gens qui ont obéi, soit à un moment d'exaltation, soit à des instigations perfides, n'ont assurément pas songé au parti que la presse prussienne va tirer de leur algarade, pour proclamer que la France subit la guerre, mais ne la veut pas, et que la garde mobile refuse de marcher.

Il y a des trahisons de plus d'une sorte. C'en est une, involontaire sans doute, mais tristement réelle, que de fournir un pareil argument à l'ennemi.

Le *Journal du Havre* nous apporte une rectification d'une grande importance :

« Les journaux anglais ont annoncé, au dé-

but de la guerre, que le steamer *Tyne*, sortant de Hambourg, avait été attaqué par un navire de la flotte française qui avait tiré, à boulet, sur lui.

« L'arrivée au Havre du steamer *Tyne* nous permet aujourd'hui de rectifier cette assertion mensongère.

« Voici, en effet, dans quels termes le capitaine Edward Prince est venu nous raconter cette affaire :

« Le 18 juillet, il partait de Hambourg à destination de Newcastle. Dans les bouches mêmes de l'Elbe, il fit la rencontre d'un navire cuirassé prussien qui, sans provocation aucune, et bien que le pavillon anglais flottât au haut de son mât, lui tira successivement trois coups de canon à boulet. Les projectiles vinrent tomber à quelques mètres du navire, faisant jaillir l'eau jusque sur le pont. »

« Le capitaine Prince ajoute que non-seulement il n'a pas aperçu alors de navire français; mais que depuis il a fait trois traversées à Hambourg sans voir l'ombre d'un navire de guerre de notre nation. »

Le *Journal du Havre* donne aussi la nouvelle suivante :

« On nous assure, de bonne source, que le navire français *Henriette*, de Honfleur, capitaine Petit, se trouve présentement à Kiel, et qu'on ne veut pas le laisser sortir. Le capitaine et l'équipage auraient été retenus prisonniers.

« Le navire *Henriette* était arrivé à Kiel avant la déclaration de guerre, et par conséquent ces rigueurs seraient contraires au droit des gens.

« En France, au contraire, nous donnons toute espèce de facilités et de sauf-conduits aux navires allemands. »

Pour les articles non signés : P. GODERT.

Nouvelles Diverses.

Des poursuites ont été ordonnées contre un journal de Madrid qui a publié, lundi dernier, une fausse dépêche de Paris portant que les Français auraient été battus. La première dépêche qui a fait connaître la victoire du 2 août a été celle de l'Impératrice à sa mère, annonçant que le Prince Impérial avait reçu le baptême du feu.

M. le comte Vimercati, qui avait quitté Paris il y a une dizaine de jours, pour aller remplir une mission particulière à Florence, est revenu lundi matin, arrivant de Vienne en dernier lieu.

Quelques heures après son arrivée, M. le comte Vimercati a eu un long entretien avec M. le ministre des affaires étrangères et M. le général Dejean.

Dans l'après-midi, il a eu l'honneur d'être reçu par l'Impératrice, et nous croyons savoir qu'il a transmis à Sa Majesté l'expression des sympathies les plus sincères et les plus vives, de la part du roi Victor-Emmanuel et de son gouvernement.

Mardi matin à 8 heures, M. le comte Vimercati est parti pour Metz, se rendant auprès de l'Empereur.

— On dit qu'une protestation signée par soixante députés, ayant à leur tête M. Chesnelong, député des Basses-Pyrénées, vient d'être adressée à l'Empereur, à Metz, contre l'évacuation de Rome par nos troupes.

— Nous lisons dans l'*Impartial du Rhin* :

« Depuis hier, des aumoniers catholiques de l'armée circulent dans nos rues, leur costume, pour le moment du moins, est le même que celui de tous les autres prêtres de la même religion; ils portent sur la poitrine une croix latine suspendue à un ruban rouge.

« Ces dignes ministres de la charité se promènent la plupart au bras de nos officiers, et leur apparition éveille dans la foule de respectueux témoignages de sympathie. »

— Voici comment un télégramme de source prussienne, expédié de Bruxelles, a préparé la nouvelle du succès de nos troupes.

fantastique, tantôt sur le ciel bleu, tantôt sur une bordure de vapeur blanche semblable à une frange d'argent. Comme aux nuages, l'imagination prête mille formes aux feuillages que le vent secoue, que la brise agile. Que d'espace parcouru par mon esprit pendant ces minutes d'oubli. Des profondeurs des bois vierges, je redescendais dans la plaine près de ces tumulus immenses qui doivent renfermer tant de souvenirs du passé, et je me demandais si le mot de l'énigme des migrations Toltèques n'était pas là, enfoui sous ces amas de terre dont un plus riche que moi sondera un jour le centre mystérieux. Souvent, franchissant l'Océan d'un coup d'aile, ma pensée m'amenait à Paris, sous la coupole de l'Institut, où je me disposais à lire mon mémoire, enfin terminé, devant l'Académie des sciences convoquée par son doyen. « Messieurs, » disais-je... et je n'allais pas plus loin; je me revoyais, par un caprice étrange, sur les bords du Rhin, où j'ai marché mes premiers pas, allant de me bonne au sabre d'un artilleur, son cousin. Pour m'arracher à cette rêverie de la patrie, il ne fallait rien moins qu'un coup de foudre comme celui qui embrasa un soir l'église de Saint-Jean-de-Dieu, et fonda les auréoles de cuivre doré, sur le front des images de saints, faisant une exception en faveur de saint Martin, dont il ne faudrait pas médire à Orizava. Un autre soir, ce fut le simple bourdonnement d'un insecte qui me ra-

mena à la réalité, et je fis prisonnière cette belle *Chrysin*, aux élytres d'émeraude, à laquelle les savants d'Europe ont donné mon nom.

Or, lorsque les balles avaient ricoché sur les tuiles, frappé une des poutres du toit, et semé mes livres de menus débris de bois et de deux ou trois malheureux termites, j'avais brusquement relevé la tête et retenu mon haleine pour écouter. Que signifiaient ces détonations et ces projectiles? Était-ce un signal, une surprise, une alerte, ou simplement les coups de fusil maladroits de quelques soldats ivres? Plus rien; dans un coin de ma chambre, un grillon appelle sa dame en frottant ses cuisses contre ses élytres, sans se préoccuper des discordes humaines; au dehors, le cri mélancolique d'un crieur de nuit répète l'heure. Un peu rassuré, je jugeai néanmoins prudent de changer de place et de m'établir dans une encoignure. Les balles perdues sont plus à redouter qu'on ne saurait le croire; au Mexique, elles tuent plus d'habitants inoffensifs que de soldats, et ce n'est pas la faute du hasard, si je suis encore vivant.

On connaît mal les termites d'Amérique. Smeathmann, il y a près d'un siècle, a décrit les espèces d'Afrique, et son ouvrage fait encore autorité. M. de Quatrefores, dans ses études sur la colonie de ces insectes qui a pris possession de la Rochelle, n'a éclairé qu'un côté de

leur histoire. Les névroptères planipennes qui venaient de tomber sur mes livres appartenaient à une famille non décrite, et ne semblaient pas étourdis le moins du monde par leur formidable chute. Un d'eux, sur lequel je concentrai mon attention, décrivit d'abord une succession de cercles; puis, remontant vers le haut de la page, il parut hésiter, ouvrit et ferma ses mandibules et redescendit avec la lenteur de quelqu'un qui cherche la solution d'un problème. Vers le tiers du livre, le promeneur s'arrêta et suivit tout-à-coup le sens des lignes. La rainure profonde qui séparait la page 211 de la page 210 le surprit d'une façon visible; il rebroussa chemin à la hâte. Je contrariai sa marche pour l'y ramener; même manœuvre que la première fois. Je saisis ma plume afin de prendre note de ce fait, dont l'importance sera comprise des gens qui s'occupent de science et en particulier d'entomologie. Avec ce soin scrupuleux qui explique la faveur avec laquelle les académies accueillent mes mémoires, je voulus recommencer l'épreuve. Si le termite rétrogradait une troisième fois, une observation curieuse était irréfragablement acquise à leur histoire. Voilà l'innocente bête en marche; je l'observe avec émotion, franchira-t-elle...

(La suite au prochain numéro.)

« On mande de Sarrebruck, 2 août, avant midi : De nombreux corps français s'avancent vers Sarrebruck. Il paraît que le bataillon qui se trouve à Sarrebruck a l'intention d'abandonner la ville tout en combattant. »

— On mande de la frontière prussienne que beaucoup d'hommes de la réserve sont provisoirement renvoyés faute d'équipement et d'habillement.

Les journaux prussiens signalent une innovation assez funèbre dans l'équipement des soldats du Nord. Chaque homme porte autour du cou, sous la veste, un ruban auquel est attaché un jeton en métal, portant un numéro matricule. De cette manière, on reconnaîtra plus facilement les morts. Les soldats ont donné à cette marque le nom de « sonnette des morts (Totenglockhen) ».

— On vient d'essayer à Valence de nouveaux canons-revolvers, sorte de mitrailleuses, dont la portée effectuée est de 2,500 à 3,000 mètres.

Les épreuves ont parfaitement réussi. On dit que les effets produits par ces nouveaux engins sont encore plus terribles que ceux des mitrailleuses.

— La fourniture de la viande pour l'armée du Rhin a été définitivement adjugée hier, au prix de 1 fr. 58 le kilogramme.

L'adjudicataire est M. Legrand, qui représente, dit-on, un syndicat de négociants en bestiaux.

Chronique Locale et de l'Ouest.

Au moment où nous mettons sous presse, le

scrution pour les élections municipales s'ouvre. On croit généralement qu'au premier tour, il y aura beaucoup d'appelés mais peu d'élus.

La distribution des prix au collège de Saumur aura lieu lundi 8 août, à une heure du soir, sous la présidence de M. le V^e O'Neill de Tyrone, sous-préfet.

SOUSCRIPTION PATRIOTIQUE

POUR L'ARMÉE,

au bureau de L'ECHO SAUMUROIS.

MM.	
Ch. Bruas, maire de Brain.....	50 fr.
Barbin-Moricet, négociant.....	15 »
Divers habitants de Trèves-Cunault...	29 50
Latran, propriétaire.....	10 »
Jules Richard.....	50 »
Gustave de Fos.....	100 »
Félix Perreau, officier de marine....	20 »
Esprit Ratonis et Mulot.....	100 »
Leffet-Brazier, propriétaire.....	10 »
Paul Daburon, ancien notaire.....	50 »
Guillon (M ^{me}).....	200 »
Duclaux, commissaire de surveillance du chemin de fer.....	7 »
Stears, propriétaire de l'Usine à gaz..	50 »
Fouchet, directeur.....	10 »
Brice, comptable.....	2 50
Dexpert, contre-maître.....	2 50
Denis, concierge.....	2 »
Les ouvriers et allumeurs de l'Usine..	8 75

Pour chronique locale et nouvelles diverses : P. GODET.

Dernières Nouvelles.

Le ministère de l'intérieur communique la dépêche suivante :

« 5 août, midi 45.

» Trois régiments de la division du général Douay et une brigade de cavalerie légère ont été attaqués à Wissembourg par des forces très-considérables massées dans les bois qui bordent le Lauter.

» Ces troupes ont résisté pendant plusieurs heures aux attaques de l'ennemi, puis se sont repliées sur le col du Pigeonnier qui commande la ligne de Bitsch.

» Le général Douay (Abel) a été tué.

» Une de nos pièces, dont les chevaux avaient été tués et l'affût brisé, est tombée au pouvoir de l'ennemi.

» Le maréchal Mac-Mahon concentre sur les lieux les forces placées sous son commandement. »

La rumeur publique parle d'un certain nombre de prisonniers que nous aurions perdus dans la retraite.

Il convient d'attendre les détails.

Les nouvelles du camp de Châlons constant, comme il était d'ailleurs facile de le prévoir, que le tumulte momentané de mardi n'a pas eu de suites.

Le prince Gortschakoff a dû arriver aujourd'hui à Saint-Petersbourg, de retour de sa saison d'eaux à Wildbad.

Pour dernières nouvelles : P. GODET.

— Tout malade trouve, dans la douce *Revalescière* du Barry, santé, énergie, appétit, bonne digestion et

bon sommeil. Elle guérit sans médecine, ni purges, ni frais, les dyspepsies, gastrites, gastralgies, glaires, vents, aigreurs, acidités, pituites, nausées, renvois, vomissements, constipation, diarrhée, dysenterie, coliques, toux, asthme, étouffements, oppression, congestion, névrose, insomnies, mélancolie, diabète, faiblesse, phthisie, fluxion et tous désordres de la poitrine, gorge, haleine, voix, des bronches, vessie, foie, reins, intestins, muqueuse, cerveau et sang. 72 000 cures, y compris celles de S. S. le Pape, le duc de Pluskow, Mme la marquise de Bréhan, etc., etc. — Six fois plus nourrissante que la viande sans échauffer, elle économise 50 fois son prix en médecines. En boîtes, 1/4 kil., 2 fr. 25 ; 1/2 kil., 4 fr. ; 1 kil., 7 fr. ; 6 kil., 32 fr. ; 12 kil., 60 fr. — La *Revalescière chocolatée* rend appétit, digestion, sommeil, énergie et chairs fermes aux personnes et aux enfants les plus faibles, et nourrit dix fois mieux que la viande et que le chocolat ordinaire sans échauffer. — En boîtes de 12 tasses 2 fr. 25 ; de 576 tasses, 60 fr., ou environ 10 c. la tasse. — Envoi contre bon de poste. — Dépôt à Saumur, chez MM. TEXIER, place de la Bilange, COMMON, rue St-Jean, et GONDRAND, rue d'Orléans, et chez les pharmaciens et épiciers. — Du BARRY ET Co., 26, place Vendôme, Paris. (450)

M. SICARD, dentiste, rue des Lices, 52, Angers.

POUR ÉVITER

LES CONTREFAÇONS

DU

CHOCOLAT-MENIER

IL EST INDISPENSABLE

D'EXIGER

LES MARQUES DE FABRIQUE

avec

le véritable nom.

P. GODET, propriétaire-gérant.

L'Echo Saumurois est désigné pour l'insertion des Annonces judiciaires et des Actes de société

Etude de M^e CHEDEAU, avoué à Saumur, et de M^e CLOUARD, notaire à Saumur.

VENTE

PAR ADJUDICATION, Aux enchères publiques, DE DEUX MAISONS, Situées à Saumur, l'une rue de l'Hôtel-Dieu, l'autre rue de la Gueule-du-Loup.

L'adjudication aura lieu le dimanche vingt-et-un août 1870, à l'heure de midi, en l'étude et par le ministère de M^e Clouard, notaire à Saumur.

Pour le détail, voir l'insertion au n° du 4 août. (324)

Etude de M^e CHEDEAU, avoué à Saumur.

Addition à l'insertion faite, dans l'Echo saumurois du 28 juillet, pour la purge des hypothèques légales pouvant grever les biens de la famille Nail-Lafosse.

Précédents propriétaires de l'île de Gennes adjugée à M. Galbrun, notaire à Montreuil-Bellay :

Pierre Mauchien, à Angers, Jean-Joseph Neau-Thoron et Anne Lemasson, sa femme, Briant-Dalbret, Noël Thoron. (325)

A CÉDER

MAGASIN DE MERCERIE, BROSSERIE ET JOUETS D'ENFANTS,

A Saumur, rue Saint-Jean, n° 48.

Pour traiter, s'adresser à M. Ch. BLANCHET.

Bail à la volonté de l'acquéreur. Toutes facilités du propriétaire, M^{lle} Olivier de Laleu. (316)

CITRONADE ET ORANGEADE ALGÉRIENNES

La CITRONADE s'emploie pour tous les usages domestiques au lieu de citron et pour la limonade; flacon équivalent à 50 citrons, 1 fr. 50, chez les épiciers.

Dépôt et vente en détail, chez M^{me} GONDRAND, rue d'Orléans. (308)

Etude de M^e Henri PLÉ, commissaire-priseur à Saumur.

VENTE DE LINGERIE

AUX ENCHÈRES PUBLIQUES, Autorisée par jugement du tribunal de commerce de Saumur.

Le mercredi 10 août 1870, à midi, et jours suivants, dans le magasin de modes des dames Megnen et Duveau, sis au Puits-Neuf, par le ministère de M^e Henri Plé, commissaire-priseur.

Il sera vendu :

1,500 mètres de dentelles, 250 cols, 1,000 mètres de rubans, velours, quantité de tulle, mousseline, percale, grenadine, bandes brodées, entre-deux, bonnets de linge, devant de chemises, blonde, manches, corsages, pantalons, tabliers, parures, fleurs, etc., etc.

Comptoirs, rayons, montres vitrées et le mobilier.

On paiera comptant, plus 5 p. 0/0.

A VENDRE

UN CABRIOLET à 4 roues, presque neuf. S'adresser au bureau du Journal.

LA SANTÉ PUBLIQUE

Hygiène et Médecine populaires,

Paraissant tous les jeudis, sous la direction d'un comité de médecins et d'hygiénistes

CONDITIONS D'ABONNEMENT :

Paris, 4 francs par an. — Départements, 5 francs par an.

Bureaux, rue Garancière, 5, Paris.

À LOUER

Pour la St-Jean 1871,

L'HOTEL DES VOYAGEURS

BIEN ACHALANDÉ,

Situé à Saumur, rue d'Orléans.

Vaste cour, grandes écuries, remises, hangars, magasins, etc.

Cet hôtel offre, en outre, les servitudes désirables pour toute espèce d'industries.

S'adresser à M. ROCHAT. (261)

ON DEMANDE un Courtier, pour une compagnie d'assurance contre l'incendie à prime fixe. Fortes remises.

S'adresser au bureau du journal.

On demande une apprentie pour les modes et la lingerie.

S'adresser au bureau du Journal.

FABRIQUE D'ENCRE

de PASQUIER, pharmacien, rue du Marché-Noir, Saumur.

Cette encre est inaltérable et n'oxyde pas les plumes métalliques.

L'ANGLETERRE

ET

LA CHRÉTIENTÉ,

PAR

M^{sr} MANNING, archevêque de Westminster.

Ouvrage traduit avec l'approbation de l'auteur et celle de M^{sr} l'évêque d'Angers,

Par M. l'abbé PICHERIT.

Paris, librairie POUSSIELGUE frères. — Saumur, GRASSET et GODET.

BOURSE DE PARIS.

RENTES ET ACTIONS au comptant.	BOURSE DU 4 AOUT.			BOURSE DU 5 AOUT.		
	Dernier cours.	Hausse.	Baisse.	Dernier cours.	Hausse.	Baisse.
3 pour cent 1862.....	67 65	» 80	» »	66 90	» »	» 75
4 1/2 pour cent 1852.....	98	» 25	» »	98	» »	» »
Obligations du Trésor.....	470	» »	» »	470	» »	» »
Ville de Paris 1869.....	321	» 1	» »	32 25	» 25	» »
Banque de France.....	2820	» 20	» »	2790	» »	» 30
Crédit Foncier (estamp.).....	1170	» 42 50	» »	1155	» »	» 15
Crédit Foncier colonial.....	» »	» »	» »	» »	» »	» »
Crédit Agricole.....	590	» »	» »	595	» 5	» »
Crédit industriel.....	630	» »	» »	640	» 10	» »
Crédit Mobilier (estamp.).....	160	» »	» »	157 50	» »	» 2 50
Comptoir d'esc. de Paris.....	682 50	» »	» »	682 50	» »	» »
Orléans (estampillé).....	947 50	» 17 50	» »	942 50	» »	» 5
Nord (actions anciennes).....	1080	» 25	» »	1075	» »	» 5
Est.....	565	» 5	» »	565	» »	» 5
Paris-Lyon-Méditerranée.....	967 50	» 12 50	» »	955	» »	» 12 50
Midi.....	630	» 10	» »	620	» »	» 10
Ouest.....	600	» »	» »	600	» »	» »
Charentes.....	485	» 2 50	» »	475	» »	» 10
Vendée.....	» »	» »	» »	» »	» »	» »
C ^e Parisienne du Gaz.....	1540	» 30	» »	1535	» »	» 5
Canal de Suez.....	251 25	» 1 25	» »	237 50	» »	» 18 75
Transatlantiques.....	182 50	» »	» 5	177 50	» »	» 5
Cable transatlantique.....	370	» »	» »	370	» »	» 10
Compagnie immobilière.....	80	» 2 50	» »	80	» »	» »
Emprunt italien 5 0/0.....	47 80	» 90	» »	47 20	» »	» 60
Autrichiens.....	631 25	» 12 50	» »	625	» »	» 6 25
Sud-Autrich.-Lombards.....	352 50	» 5	» »	347 50	» »	» 5
Victor-Emmanuel.....	» »	» »	» »	» »	» »	» »
Crédit Mobilier Espagnol.....	337 50	» 17 50	» »	325	» »	» 12 50
Est-Hongrois.....	» »	» »	» »	» »	» »	» »
Foncier autrichien.....	845	» 2 50	» »	840	» »	» 5

OBLIGATIONS 3 p. 0/0, garanties par l'État, remboursables à 500 fr.

Nord.....	324	» »	» »	324	» »	» »
Orléans.....	319	» »	» »	322	» »	» »
Paris-Lyon-Méditerranée.....	317 50	» »	» »	318 50	» »	» »
Ouest.....	321	» »	» »	320	» »	» »
Midi.....	315	» »	» »	318	» »	» »
Est.....	317 50	» »	» »	319	» »	» »

Saumur, P. GODET, imprimeur.

Certifié par l'imprimeur soussigné.

Vu par nous, Maire de Saumur, pour légalisation de la signature de M. Godet.

Hôtel-de-Ville de Saumur, le